

# LE FOU PAR AMOUR

DRAME HISTORIQUE, EN UN ACTE ET EN VERS

SEGUR, Alexandre-Joseph-Pierre,  
vicomte de

**1791**



# LE FOU PAR AMOUR

DRAME HISTORIQUE, EN UN ACTE ET EN VERS

Par M. DE SÉGUR, (ci-devant  
Vicomte de).

**1791**

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la  
Nation, le 29 Janvier 1791.

**PERSONNAGES. ACTEURS.**

DORVAL. M. Fleury.

LA COMTESSE, jeune veuve. Mme Petit.

LISETTE, suivante de la Comtesse. Mlle Joly.

MONDOR, maître du château, et père de la Comtesse. M. Naudet.

DUMONT, valet de Dorval. M. Dazincourt.

UN MÉDECIN. M. Dorival.

*La scène est dans un bois touffu, qui sépare un château d'un hôpital servi par des Sœurs-grises. On voit, d'un côté, le château qui paraît dans son entier ; la grille est ouverte, pour laisser entrer et sortir les acteurs. Du côté opposé, est l'hôpital, dont la porte d'entrée s'enfonce, en forme de voûte, sur le côté droit du château. L'oeil découvre un pays agréable et étendu. Vis-à-vis la porte de l'hôpital, est un vieux tronc d'arbre pittoresque, entouré d'autres arbres, où Dorval vient s'asseoir presque tous les jours.*

## **SCÈNE PREMIÈRE.**

**Lisette, Dumont.**

*Elle fait quelques pas pour sortir.*

**DUMONT.**

Qui ? Moi, servir un sou !

**LISETTE.**

Je le veux.

**DUMONT.**

Cela me coûte un peu. En honneur,

**LISETTE.**

5 J'ai répondu de toi. Dans l'instant, ma maîtresse  
Va venir en ces lieux, et de tous tes devoirs  
Elle pourra t'instruire.

**DUMONT.**

Que je me place ici. Ah ! C'est avec tristesse

**LISETTE, revenant sur ses pas.**

J'oubliais. Tous les soirs,  
Tu sais que dans sa chambre on enferme ton maître :  
Tu rempliras ce soin ; il est très important.

**DUMONT.**

Vous me quittez déjà ?

**LISETTE.**

Mais on m'attend peut-être.

**DUMONT.**

10 Lisette, de grâce, un instant.  
Devant servir Dorval, dites-moi son histoire ;  
Je la sais imparfaitement.

**LISETTE.**

J'y consens, non sans peine, et tu pourras m'en croire :  
Retracer son malheur est un nouveau tourment.  
15 Dorval se signala dans la guerre dernière ;  
Mais ardent, intrépide, et moins chef que soldat,  
Un jour, on le laissa mourant dans un combat.  
Il eût terminé sa carrière,  
Quand un hasard propice, en ce moment fatal,  
20 L'amena dans cet hôpital.  
Tu sais qu'il est servi par ces sœurs charitables,  
Qui rendent au malheur des soins si respectables,  
Dont la religion est dans sa pureté,  
En bornant leur devoir à tant d'humanité.  
25 Une d'elles, c'était la sœur Adélaïde,  
Ayant pris ses vertus et son âme pour guide,  
À vingt ans, dans ce lieu de mort, de piété,  
Avait enseveli sa grâce et sa beauté.  
Un ensemble enchanteur d'agréments, d'innocence,  
30 D'esprit et d'enjouement, que paraît la décence ;  
L'âme la plus sensible, un cœur fait pour aimer ;  
C'est ainsi que le ciel se plut à la former :  
Douce, compatissante, à son devoir fidèle,  
Aucune de ses sœurs n'approchait de son zèle ;  
35 Oubliant et son sexe et sa faible santé,  
Sa force se doublait par son humanité,  
Et l'être tourmenté d'une horrible souffrance,  
Se sentait soulagé par sa seule présence.

**DUMONT.**

Ah ! Que ce récit est touchant !  
40 Oui, sans avoir connu cet objet attachant,  
Un cœur sensible doit comprendre  
Qu'on l'adorait sans pouvoir s'en défendre.

**LISETTE.**

Dorval, percé de coups, fut remis à ses soins ;  
Sans elle il eût péri : nous en fûmes témoins.  
45 Comment exprimerai-je un dévouement si tendre ?  
Il semblait que ses jours des siens dussent dépendre.  
Quels pénibles instants ! Que de nuits sans repos,  
Consacrés à le plaindre, à soulager ses maux !  
Le ciel ne rendit pas son espérance vaine ;  
50 Il voulut couronner tant de soins, tant de peine,  
Et Dorval, né sensible, en conservant le jour,  
Vit la reconnaissance allumer son amour.  
Longtemps Adélaïde, à ses devoirs fidèle,  
Partageant une flamme et si pure et si belle,  
55 Résistant à Dorval, combattant son projet,

Dans le fond de son cœur sut cacher son secret.  
Mais tout cède à l'amour, à la persévérance.  
Elle voulut enfin couronner sa constance.

**DUMONT.**

60 Lisette, que ce jour pour lui dut être beau !  
L'amour vint de l'hymen allumer le flambeau ?

**LISETTE.**

Non. Jamais le bonheur est-il long dans la vie ?  
Adélaïde, hélas ! des longtemps affaiblie,  
Sent d'affreuses douleurs ; on la secourt en vain :  
Ce mal terrible augmente ; il finit son destin.  
65 Peins-toi Dorval, son désespoir, sa rage :  
De sa raison il perd l'usage,  
Et ce dernier malheur est peut-être un bienfait ;  
Car, de sa passion, il croit revoir l'objet.  
L'imagination, l'effort de sa pensée  
70 Toujours offre à ses yeux cette image tracée ;  
Dans les mêmes habits, avec les mêmes traits  
Qui doivent de son cœur ne s'effacer jamais.  
Il est heureux, et croire voir sans cesse  
L'objet qu'il adorait, suffit à sa tendresse ;  
75 Il lui parle, l'appelle encore en son sommeil ;  
La même illusion l'attend à on réveil.

**DUMONT.**

On dit qu'il suit partout cette image si chère.

**LISETTE.**

Le lieu qui la retrace est celui qu'il préfère.

**DUMONT.**

Il s'expose, en suivant l'ombre qui le conduit.

**LISETTE.**

80 Rien n'arrête ses pas ; sitôt qu'il la poursuit,  
Nous l'observons sans cesse : un laquais qui le quitte,  
À ces soins importants ne mettait nulle suite ;  
Mais me voilà tranquille, il est entre tes mains.

**DUMONT.**

85 Pourquoi votre maîtresse a-t-elle à ses destins  
Pris autant d'intérêt ?

**LISETTE.**

Jeune, veuve, sensible,  
Libre de tout lien qui pouvait l'empêcher  
De lui rendre des soins, il était impossible  
Qu'un aussi grand malheur ne sût pas la toucher.  
D'ailleurs, Dorval paraît plus tranquille auprès d'elle :  
90 Pour causer avec lui, chaque jour, il l'appelle.  
La conversation n'a jamais qu'un sujet,  
Et son Adélaïde en est toujours l'objet.



**LA COMTESSE.**

125 Ah ! Je n'en doute pas. Voyez donc avec elle  
Où peut être Dorval... J'attends mon père ici.

**DUMONT.**

Je cours à mon devoir.

**LISETTE.**

Madame, le voici.

*Dumont et Lisette sortent.*

### **SCÈNE III.**

**Mondor, La Comtesse.**

**MONDOR, embrassant sa fille.**

Je vous trouve à propos ; ici calmes, tranquilles,

*Ils s'asseyent sur le tronc d'arbre.*

Nous causerons en paix ; tous détours inutiles  
Sont indignes d'un père aussi tendre que moi :  
130 Je vais être de bonne foi.  
Depuis qu'en mon château, par pure bonhomie,  
Par pitié, j'ai logé l'infortuné Dorval,  
Vous le savez, je n'eus point d'autre envie  
Que de tout essayer pour soulager son mal.  
135 Peut-être faudra-t-il un jour que je déteste  
Cette complaisance funeste.

**LA COMTESSE.**

Ah ciel ! Serait-il vrai ?

**MONDOR.**

Puissai-je me tromper !

**LA COMTESSE.**

Ah ! De grâce ! Parlez, expliquez ce mystère.

**MONDOR.**

140 Calmez-vous donc. Écoutez-moi, ma chère :  
En vous voyant d'abord vous occuper  
De donner à Dorval mille soins estimables,  
Je ne pus les trouver dangereux, condamnables.  
Je reconnus votre âme, et je me dis souvent :  
145 C'est un bonheur, et ma fille, à présent,  
A peu d'intérêt dans sa vie ;  
Rien en ces lieux ne la diversifie :  
Obligée, sensible, un soin aussi touchant,

En occupant son cœur, satisfait son penchant.

**LA COMTESSE, avec embarras.**

150 Eh bien ! Mon père ?

**MONDOR.**

On s'aveugle sans cesse ;  
C'est un malheur de la tendresse :  
Ne nous éclairant pas, elle sert de bandeau.  
Dans mon cœur tout-à-coup un sentiment nouveau,  
À ma sécurité m'arracha non, sans peine.  
155 Souvent, le hasard nous amène  
Un moyen d'éclairer notre faible raison.  
Un jour, je vous vis seule, auprès de la maison,  
Et Dorval vous quittait : votre âme était émue ;  
Quelques pleurs de vos yeux coulèrent à ma vue :  
160 Jugez si mon cœur fut inquiet, attendri ;  
Vous étiez seule, et vous aviez rougi.

**LA COMTESSE, attendrie.**

Mon père...

**MONDOR.**

Ah ! Mon enfant, jugez de mes alarmes.  
Jamais cette rougeur, votre embarras, vos larmes,  
Ne sortirent depuis de mon cœur attristé.  
165 Vainement, mille fois, je me suis répété,  
Que ce que je craignais n'était qu'une chimère :  
Plus j'observe votre âme avec les yeux d'un père,  
Et plus d'un sentiment qui me ferait frémir  
Les symptômes secrets semblent se découvrir.  
170 S'il en est temps, fuyez un danger qui m'accable,  
Un danger que je crois peut-être inévitable.  
Ciel ! Aimer... qui ? Cet être malheureux,  
Que l'amour pour une autre embrase de ses feux ;  
Qui n'a plus sa raison, et qu'un tendre délire,  
175 Sans doute avec le temps au tombeau doit conduire ?

**LA COMTESSE.**

Que dites-vous ? Vous déchirez mon cœur.

**MONDOR.**

Voulez-vous faire mon malheur,  
En bravant, sans prudence, une inutile flamme ?

**LA COMTESSE.**

Écoutez-moi mon père, et lisez dans mon âme.  
180 Je l'avouerai. Dès le premier moment  
Que j'aperçus Dorval, un secret sentiment,  
De soulager ses maux, sut m'inspirer l'envie.  
Était-il un malheur plus rare, plus touchant ?  
Cherchant à l'adoucir, je suivais mon penchant :  
185 De mes premiers progrès, mon âme fut ravie :  
Pouvais-je calculer et mes soins et mon temps ?  
D'abord il eut quelques instants :

Bientôt, j'y consacrai ma vie.  
Sans rien examiner, sans descendre en mon cœur,  
190 De Dorval seul consultant le bonheur,  
Il me devint plus cher, plus je lui fus utile.  
Oui, pour moi le bonheur habita cet asile,  
Dès l'instant que Dorval, plus calme, plus à lui,  
De mes secours enfin, me parut attendri :  
195 Quel moment pour mon cœur ! Qu'il m'était nécessaire !

*Avec embarras.*

Ce fut, je crois, le jour dont me parlait mon père.  
Dorval, qui jusques-là ne me connut jamais,  
Se rendit à ma voix, et reconnut mes traits ;  
Ses yeux fixaient encor son image fidèle :  
200 Il la voyait toujours, mais il me parlait d'elle :  
Pour la suivre... Il semblait plus triste, en me quittant ;  
Au moins, pour lui, j'étais un être intéressant ;

*L'air confus.*

Et sans doute qu'alors vous me vîtes, mon père ?

**MONDOR.**

Mais croyez-vous me rassurer, ma chère ?  
205 Ah ! Jugez quels combats s'élèvent dans mon cœur !  
Je voudrais n'exister que pour votre bonheur,  
Et mon trop de prudence a déchiré votre âme.  
Pourrais-je condamner une naissante flamme,  
Qui deviendrait le charme de vos jours ?  
210 Vous ne le croyez pas. Je chérirai toujours  
Les moyens que je vois d'embellir votre vie.  
Secourons, guérissons Dorval ; c'est mon envie.  
Ah ! S'il pouvait un jour faire votre bonheur,  
(Fût-ce une illusion) je chéris cette erreur.  
215 Mais si rien ne détruit son délire funeste,  
S'il va de sa raison altérer ce qui reste,  
Quel avenir pour vous !

**LA COMTESSE.**

Pourquoi vous alarmer ?  
Mon cœur concevrait-il jamais une chimère ?

**MONDOR.**

Ma fille, qui ne sait ce que c'est que d'aimer ?  
220 Combien notre raison, alors si nécessaire,  
Loin de nous secourir, nous fuit facilement !

**LA COMTESSE.**

Je ne crains plus d'autre tourment  
Que de me voir cause de votre peine.  
Pour une crainte, hélas ! chimérique, incertaine,  
225 Abandonner Dorval à son malheureux sort !  
Ah ! Que deviendrait-il ? Par une affreuse mort,  
Il perd ce qu'il aimait, et l'être qui lui reste  
Pourrait le fuir !... Jamais... À ce dessein funeste  
Avez-vous pu songer !...

## SCÈNE IV.

**Monsor, La Comtesse, Dumont.**

**DUMONT, à Mondor.**

230 Voudrait... Monsieur, le médecin

**MONDOR.**

Qu'il vienne. Il croit voir un moyen  
D'empêcher de Dorval la cruelle insomnie.

**LA COMTESSE.**

Il lui rend mille soins.

**MONDOR.**

Où votre maître est-il ? J'espère en son génie.

**DUMONT.**

235 Il est sur le bord du canal, Tourmenté par son mal,  
Les yeux fixés sur l'eau, croyant y voir l'image...

**LA COMTESSE.**

Ô ciel ! L'y laisser seul !

**DUMONT.**

Non, non : sur le rivage,  
Lisette est avec lui ; j'y retourne à l'instant.

*Il sort.*

**SCÈNE V.**  
**Mondor, La Comtesse.**

**MONDOR.**

Ma fille, nous n'avons pu causer qu'un moment.  
Nous voir interrompus, m'a paru bien pénible ;  
240 Mais nous continuerons, et le plutôt possible.

**LA COMTESSE.**

Ah ! Que mon cœur voudrait croire avoir mérité  
De retrouver en vous cette tendre bonté !

**SCÈNE VI.**  
**Le Médecin, Mondor, La Comtesse.**

**LA COMTESSE.**

Comment le trouvez-vous, aujourd'hui ?

**LE MÉDECIN.**

Plus tranquille.

Plus que jamais, je crois utile  
245 De ne pas le contrarier :  
En voulant jusqu'ici chercher à le distraire,  
Nous n'avons fait que lui déplaire.  
À présent, il faut essayer  
De le livrer à son idée.  
250 D'abord, son âme entière en sera possédée :  
N'y trouvant plus d'obstacle, on ne peut en douter,  
Il sentira bientôt sa solitude ;  
Il a besoin de vous, j'ose le répéter :  
Il faut qu'il vous demande.

**LA COMTESSE.**

Avec exactitude,

255 Je veux suivre ce plan.

**MONDOR, regardant du côté où doit paraître  
Dorval.**

Il vient ; éloignons-nous.

**LA COMTESSE, à son père.**

Je vous suis à l'instant, pour causer avec vous.

*Le médecin et Mondor sortent par le côté opposé à celui où doit venir  
Dorval.*

## SCÈNE VII.

**LA COMTESSE, seule.**

Quel jour mon père a fait luire au fond de mon âme !  
De ma tendre pitié, pourrait naître une flamme !...  
J'ose à peine y penser. Cher Dorval ! Ton malheur  
260 Ne suffisait-il pas pour déchirer mon cœur ?  
Ah ! Fallait-il encore... Le voici... Son délire

*Dorval paraît.*

L'empêche de me voir... Allons... il faut souscrire  
À ce qu'on a voulu. L'éviter aujourd'hui !...

*Dumont paraît dans le fond du théâtre.*

Mais, ciel ! Je le crois seul... Dumont est avec lui.

## SCÈNE VIII.

**Dumont, Dorval.**

*Dumont paraît, de temps en temps, sur le théâtre, rentre de même dans la coulisse, et paraît ne pas perdre son maître de vue. Dorval doit être dans une espèce de négligé. Il faut qu'on voie de l'égarément dans ses yeux, et qu'il semble toujours fixer un objet qui change cependant de place, et qui, dans ce moment, suivant son idée, va rentrer dans le couvent.*

**DORVAL, seul, parlant à l'image d'Adélaïde.**

265 Quoi ! Déjà me quitter, ma chère Adélaïde !  
Nous n'étions réunis que depuis un moment !  
Je vois l'intérêt qui te guide.  
Oui, ton âme toujours sent un secret tourment,  
Lorsque des malheureux, dont tu sèches les larmes,  
270 Tu t'éloignes un seul instant.  
Je voulais te gronder ; toujours tu me désarmes :  
Y songer est un crime, et mon cœur s'en repent.

*Il s'assied sur le tronc d'arbre.*

Assieds-toi près de moi ; plus près, je t'en conjure,  
Ne fût-ce qu'un instant : que ton amant te jure...  
275 Eh bien ! Te refuser à mon empressement !  
C'est moi... C'est ton ami, ton époux, ton amant.

*Après un moment de silence.*

Mais aujourd'hui, pourquoi me parois-tu plus belle ?  
Tout seul, hélas ! Faut-il donc t'admirer !  
De ton regard touchant, à plaisir m'enivrer !...

*Dumont, dans ce moment, paraît dans le fond du théâtre.*

280 Quelqu'un vient dans ces lieux ; il faut que je l'appelle...

*À Dumont qui paraît, et qu'il amène vis-à-vis le tronc d'arbre où il était assis.*

Monsieur, Monsieur, si jamais la beauté  
Eut quelqu'attrait pour vous, regardez ce que j'aime :  
Je la vis, l'adorai : vous en ferez de même.  
Vous croyez voir une divinité ?  
285 Non, c'est Adelaïde à la terre rendue...  
Jusqu'au cœur le plus froid s'attendrit à sa vue :  
La mort, l'affreuse mort voulut trancher ses jours ;  
Mais l'amour, mais moi seul, par les plus prompts secours,  
J'enlevai cette proie à la Parque cruelle...  
290 Ah ! Regardez comme elle est belle !  
Si je ne l'eusse pas arrachée au cercueil,  
Tout l'univers était en deuil.  
La nature, toujours, de ses dons trop avare,  
Ne produit pas deux fois une femme si rare.  
295 Ah ! Si vous connaissiez toutes ses qualités...  
Près d'elle sûrement, à présent vous restez ?  
Dans tous les cœurs vous la verrez placée.  
Savez-vous... qu'on n'a plus qu'une seule pensée ;  
Elle est dans chaque bouche, occupe chaque esprit :  
300 De son éloge ici tout retentit...

*Après un moment de silence.*

Remarquez son inquiétude ;  
Elle veut nous quitter : ah ! Sa tendre habitude  
En est seule la cause : en écoutant son cœur,

*En montrant l'hôpital.*

Elle cherche à rentrer dans ce lieu de douleur.

**DUMONT.**

305 Ah ! Son égarement soulage au moins son âme !...  
Quel nouveau sentiment et l'irrite et l'enflamme ?

**DORVAL, à Dumont.**

Si je l'eusse perdu, quel serait mon malheur !  
Vous le figurez-vous ?... L'excès de ma douleur  
Au tombeau devait me conduire...  
310 Exister sans la voir !

**DUMONT, à part, attendri.**

Est touchant !  
Que ce tendre délire

**DORVAL.**

Qu'avez-vous ?... Vous répandez des pleurs :  
De chagrins, comme moi, votre âme est obsédée.  
Vous ne m'étonnez point... Il est de tels malheurs,  
Qu'on ne peut même pas en supporter l'idée...  
315 Pourquoi donc la pleurer ? Nous ne craignons plus rien.  
Je la vois ; oui, voilà l'objet pur et céleste,  
Que le ciel me rendit. Ô mon souverain bien !

**DUMONT.**

Cette image si chère est tout ce qui lui reste.

*Dans ce moment, Dorval, qui était à genoux, se relève ; il a l'air de croire que l'image de sa maîtresse s'éloigne ; il la suit, et passe devant Dumont, sans le voir.*

**DORVAL.**

320 Tu ne peux t'arrêter plus longtemps... Sois tranquille ;  
Je ne te retiens plus... Vas... mon cœur est docile :  
Seul, je voudrais toujours et t'entendre et te voir.  
Mais je te rends à ton devoir...

*À Dumont.*

Pardon, pardon, Monsieur, si je m'en vais si vite :  
Vous voyez... pour la suivre, il faut que je vous quitte.

*Il entre dans le couvent, croyant suivre son image.*

**SCÈNE IX.**

**DUMONT, seul.**

325 Sa douce illusion l'entraîne et le conduit :  
Il s'éloigne, en croyant suivre ce qu'il chérit ;  
Rien ne l'arrêterait...

**SCÈNE X.**

**La Comtesse, Dumont.**

*La Comtesse paroît, et entrant sur le théâtre, approche avec  
précaution, voulant que Dorval ne la voie pas.*

**LA COMTESSE, d'un air inquiet.**

Dumont... et votre maître,  
Il n'est plus dans ces lieux ?

**DUMONT.**

Il vient de disparaître.

**LA COMTESSE.**

Quoi, seul ?

**DUMONT.**

330 Il est entré dans le couvent :  
Vous savez qu'on l'y veille.

**LA COMTESSE.**

Il est bien prudent  
De ne pas le quitter : mon âme n'est tranquille  
Que lorsque je le sais avec vous.

**DUMONT.**

Je le suis.

**LA COMTESSE, retenant Dumont.**

De sa douceur n'êtes-vous pas surpris ?  
Quel être intéressant !... Souvent, il est docile,  
335 Il fait ce que l'on veut... Je l'ai bien évité :  
On l'a voulu... Vous l'avez écouté...  
Prononçait-il mon nom ?... Son tourment, l'habitude  
De me voir, le portait peut-être à me chercher.  
Ah ! Répondez avec exactitude.

**DUMONT.**

340 Je n'ai pas remarqué.

**LA COMTESSE, à part.**

Ciel ! Tâchons de cacher

*Haut.*

Tout le mal qu'il me fait. Fermez bien cette porte :  
Vous viendrez m'avertir avant qu'il ne ressorte.

**SCÈNE XI.**

*Dumont entre dans l'hôpital et referme la porte sur lui.*

**LA COMTESSE, seule, après un moment de silence.**

Il faut me l'avouer : ah ! Ce n'est plus pour lui  
Que je cherche à le voir ; il me semble aujourd'hui,  
345 Que les moments ont une année...

*En regardant la porte de l'hôpital.*

Quoi ! Parce qu'il s'éloigne... Ah ! quelle destinée !  
Si ton ombre plaintive, en ce lieu vient errer,  
Adélaïde, hélas ! que peux-tu désirer ?  
Il t'aimait, tu péris ; sa raison l'abandonne :  
350 Adorant ton image, il ne connaît personne ;  
Sa bouche, de ton nom, vient remplir les forêts ;  
Ses yeux ne peuvent plus se peindre que tes traits.  
Si ta mort fut affreuse, il se peut qu'on l'envie :  
Ces tendres souvenirs valent cent fois la vie.

**SCÈNE XII.**  
**La Comtesse, Le Médecin.**

**LE MÉDECIN.**

355 Dorval me suit, Madame ; il est dans des transports  
Que je n'ai pu calmer, malgré tous mes efforts :  
Il vous nommait, dans son délire ;  
Vous seule apporterez du calme à son esprit.

**LA COMTESSE, vivement.**

360 Ne vous trompez-vous pas ? Vous croyez qu'il désire  
De me voir ?

**LE MÉDECIN.**

J'en suis sûr. Deux fois, Dorval a dit :  
« Amour ! Quel doux moment ! Ah ! Ma chère comtesse !  
Que ne partagez-vous mes transports, mon ivresse ! »

**LA COMTESSE.**

Allons, puisqu'il le faut, ici je vais rester.

*À part.*

Pour soulager ses maux, rien ne doit me coûter.

**LE MÉDECIN.**

365 Tant qu'il ne fait que voir cette image adorée,  
D'un charme doux et pur son âme est enivrée,  
Et ce bonheur secret absorbe son esprit ;  
Sans éclats, sans transports, tout seul il en jouit ;  
Mais s'il croit, un instant, entendre ce qu'il aime  
370 Répondre à son amour, soudain, hors de lui-même,  
Il a besoin de vous, pour épancher son cœur :  
En vous le confiant, il sent mieux son bonheur.  
Livrez-vous moins à la tristesse ;  
À vos tendres bontés joignez un peu d'adresse,  
375 Calculez jusqu'aux soins qu'à Dorval vous offrez,  
Temps, douceur, patience, et vous le guérirez.

**LA COMTESSE.**

380 Cet être malheureux est d'autant plus à plaindre,  
Qu'égaré par sa passion,  
En voulant le guérir, nous avons même à craindre  
Que son bonheur ne tienne à son illusion.

**LE MÉDECIN.**

Non, non, ne craignez rien.

**LA COMTESSE.**

Vivons donc d'espérance.

**LE MÉDECIN.**

Je vous laisse avec lui ; je le vois qui s'avance.

**SCÈNE XIII.**

**Dorval, La Comtesse.**

*Dumont ressort aussi de l'hôpital, et voyant que Dorval est avec la Comtesse, il les laisse ensemble.*

**LA COMTESSE.**

Il me cherche, dit-il... Ah ! Ce n'est pas pour moi :  
Il faut le secourir ; je m'en suis fait la loi.

**DORVAL, paraissant avec toute l'apparence du délire, parle à l'image d'Adélaïde, sans voir la comtesse.**

385 Quand je vole à tes pieds, objet que je révère,  
Je crois être suivi de la nature entière ;  
Et si je vois quelqu'un prendre un autre chemin,  
Je suis prêt à lui dire (en plaignant son destin)  
Où peux-tu donc aller ? Arrête, sois fidèle ;  
390 Sais-tu que ce sentier te conduira loin d'elle ?  
Tu te trompes ; crois-moi, oui, reviens sur tes pas :  
Que vas-tu devenir ? Tu ne la verras pas...  
Eh bien !... Où donc est-elle ?... Elle échappe à ma vue :  
Elle venait ici... Qu'est-elle devenue ?...

*Il aperçoit l'image d'Adélaïde, et prend la main de la Comtesse, croyant être entre elle et Adélaïde.*

395 Je la suivais... Cherchons... Ah ! Nous voilà tous trois ;  
Que j'étais malheureux !... Au moins, pour cette fois,  
Je ne vous quitte plus... Puis-je exister loin d'elle ?  
Ma vie est un tourment...

**LA COMTESSE.**

Si tendre, si fidèle,  
En la voyant, rien ne manque à vos vœux.

**DORVAL.**

400 Que je suis loin encor de me trouver heureux !  
Ici, je sens toujours une douleur secrète...  
J'en demande la cause à mon âme inquiète...  
Connaissez mon supplice et mon affreux tourment.  
Vous voyez ce que j'aime... Eh bien ! Dans le moment  
405 Où je veux m'enivrer des feux qu'elle partage,  
Mes mains semblent, hélas ! N'embrasser qu'un nuage.  
La cruelle m'évite. Enfin, depuis deux ans,  
Elle s'est refusée à mes empressements.  
Qu'ai-je fait ?... Vous savez à quel point je l'adore ;  
410 Fut-il amant plus tendre... Eh bien !... Je puis encore

Être heureux, malgré ses rigueurs ;  
Lorsque l'on peut la voir, est-il quelques malheurs ?

**LA COMTESSE.**

Près de l'objet aimé, notre douleur s'efface.

**DORVAL, à la Comtesse, voulant lui faire voir  
l'image d'Adélaïde.**

415 Qui ne la vit jamais, ne connaît pas la grâce ;  
Tout artiste qui fut à l'immortalité,  
L'eût prise pour modèle, en traçant la beauté.  
Quoi ! L'amour, qui, par elle, a de si sûres armes,  
Permettra-t-il au temps de détruire ses charmes ?  
420 Ne laissera-t-il pas à la postérité  
Ce chef-d'œuvre enchanteur de la divinité ?

**LA COMTESSE.**

Son portrait... l'avez-vous ?

**DORVAL.**

Qui l'eût fait, cet ouvrage ?  
Qui pouvait imiter ce céleste visage ?  
Le charme de ses traits est surtout dans son cœur ;  
J'ai dû plus aisément renoncer au bonheur  
425 De posséder une image si chère :  
Je sens que, dans l'absence, un portrait peut nous plaire ;  
Mais vous voyez... je ne la quitte pas.

**LA COMTESSE.**

J'eus donc tort ?

**DORVAL.**

Pourquoi donc ?

**LA COMTESSE.**

Quel est mon embarras ?

**DORVAL.**

Parlez ; ah ! parlez...

**LA COMTESSE.**

430 De soulager vos maux, il vint dans ma pensée  
D'essayer, en secret, de dessiner les traits  
Que vous me dépeignez...  
Empressée

**DORVAL.**

Comment...

**LA COMTESSE, vivement.**

Que je voyais.  
De ma tendre amitié pour vous offrir un gage,  
D'Adélaïde, hier, ma main traça l'image...

435 Bien... imparfaitement...

**DORVAL.**

Quel bonheur ! Ah ! Grands Dieux !  
De ce travail charmant enchantez donc mes yeux.

**LA COMTESSE.**

Adélaïde est là... Vous le disiez vous-même ;  
Que peut faire un portrait, près de l'objet qu'on aime ?

**DORVAL.**

440 Songez qu'il est de vous... Seule, dans l'univers,  
Vous avez pu la peindre. Hélas ! Si je la perds,  
Ne fût-ce qu'un moment... Ah ! Jugez quel service...  
Courons, volons, voyons, abrégez mon supplice.

**LA COMTESSE, à Dumont, qui paroît dans le fond  
du théâtre.**

Dumont, apportez-moi mes cartons, mes dessins.

*Dumont sort.*

**DORVAL, parlant à son image.**

445 Quelles délices !... Ciel !... De tes attraits divins,  
L'univers pourra donc se former une idée ;  
Ton image céleste, à leurs vœux accordée,  
Ira porter partout l'ivresse et le bonheur :  
J'en remplirai le monde ; ah ! Qu'il tarde à mon cœur !...

*Dumont revient, apporte le carton de dessins de la Comtesse, et sort. La  
comtesse s'assied sur le tronc d'arbre. Dorval se précipite à côté d'elle, et  
lui laisse à peine le temps d'ouvrir le carton, et voulant l'ouvrir lui-même.*

Ah ! Que de temps perdu !

**LA COMTESSE, lui montrant un dessin, qui est le  
portrait d'Adélaïde.**

450 Ne jugez que mon zèle,  
Vous voyez que je suis bien loin de mon modèle.

**DORVAL, comparant le dessin à son image.**

N'importe, l'on retrouve encore en ce portrait,  
Un charme doux, piquant, une grâce, un attrait,  
Que le meilleur pinceau ne peut jamais atteindre  
Qu'en voulant imiter sa beauté.

**LA COMTESSE.**

455 J'ai pu craindre  
Que cette faible ébauche, en profanant ses traits,  
Ne déplût à vos yeux.

**DORVAL, pressant les mains de la Comtesse.**

De vous... Jamais, jamais...  
Mais, écoutez... ô ma charmante amie !

Ô vous ! Qui devenez nécessaire à ma vie.

**LA COMTESSE, vivement.**

Serait-il vrai ?

**DORVAL, suivant son idée, sans lui répondre.**

Corrigeons ce dessin :

*En montrant son image.*

460 Ah ! Par mes yeux, voyez ce que j'adore ;  
Oui, laissons nos regards s'en pénétrer encore...  
Mon cœur conduira votre main.

**LA COMTESSE, prenant le dessin, établit le carton sur ses genoux. A genoux, et, le crayon à la main, elle se prépare à dessiner d'après les avis de Dorval qui se place de manière à voir le dessin et son image.**

Par ce moyen, je suis plus sûre  
De pouvoir approcher au moins de la nature.

**DORVAL.**

465 Sous le pinceau, souvent un défaut disparaît.  
N'omettons rien, je la veux comme elle est :  
Peu m'importe, en effet, qu'il lui manque une grâce ;  
Et je serai jaloux si votre art la remplace.  
Donnez plus de douceur encore à son regard ;  
470 Ses yeux sont trop ouverts... Et cet heureux hasard,  
Qui plaça sous sa bouche une tache légère,  
Vous pouvez l'oublier... Cruelle !... Elle sait plaire,  
Même par ses défauts... Elle est brune, et pourtant,  
Remarquez bien ses yeux ; ils sont d'un bleu charmant ;  
475 Oui, presque comme vous... En effet, plus j'y pense,  
Je trouve entre vous deux, beaucoup de ressemblance ;  
Vous seule approchez d'elle...

*Dorval reste en contemplation devant son image ; la Comtesse le tire de sa rêverie.*

**LA COMTESSE.**

Ah ! Voyez : est-ce mieux ?

*Avec embarras.*

Que ne puis-je imiter ce qui charme vos yeux...

**DORVAL, à l'image.**

480 Tourne les yeux sur nous, de grâce !... Je t'en prie !  
Loin de moi... Si longtemps, quoi ! Ton cœur les oublie.

**LA COMTESSE, à part.**

Comme elle était aimée !...

**DORVAL.**

Avec tant de beauté...  
Dans son ajustement, plus de simplicité ;  
Lorsqu'il a quelque éclat, c'est elle qui le donne ;  
L'enchantement qui règne en sa personne,  
485 Se communique à tout ce qui peut l'approcher ;  
Sa grâce est son secret ; cessons de le chercher.

*Après avoir fixé ses regards sur le portrait, il se lève précipitamment, avec l'apparence du délire.*

Ciel ! Quel nuage épais vient obscurcir ma vue !  
Où suis-je ?... Où la trouver ?

**LA COMTESSE.**

Que mon ^qme est émue !

*Il regarde du côté de la forêt.*

**DORVAL.**

*Il a l'air d'écouter.*

N'entends-je pas sa voix ?... Adélaïde !...

**LA COMTESSE.**

Hélas !...

**DORVAL.**

490 Oui, c'est elle, écoutez... Je vole sur ses pas.

*Il s'enfonce avec précipitation dans la forêt. Dumont paraît du côté opposé du théâtre, et le suit dans le bois, sans être vu.*

Arrête... Écoute-moi, quoi ! Tu me fuis, cruelle !

**LA COMTESSE, se levant pour le suivre.**

Dorval !... Dorval !... En vain, je le rappelle !

*La comtesse revient tristement se rasseoir sur le tronc d'arbre.*

Par d'assez rudes coups, éprouve-t-il mon cœur ?

*Elle jette les yeux sur le portrait d'Adélaïde, et l'éloigne.*

495 Dieux cruels !... Cette image ajoute à ma douleur.  
Je ne puis plus cacher le tourment qui m'accable.  
Un désespoir affreux... Quoi ! Mon cœur est coupable !  
Oui ! Je le suis ; oui, j'aime à me le répéter.  
Cher Dorval !... Non, sans lui, je ne puis exister.  
Pour toi, ce sentiment ne peut avoir de charmes ;  
500 Vois du moins ma douleur, mes regrets... Vois mes larmes !  
Elles ne finiront qu'à mon dernier soupir ;  
Leur source est dans mon cœur, rien ne peut les tarir.

*Elle s'abandonne au plus grand désespoir ; elle s'assied ; sa tête tombe sur ses genoux.*

## SCÈNE XIV.

### La Comtesse, Le Médecin, Mondor.

*Le médecin et Mondor entrent par le côté opposé où est sorti Dorval.*

**LE MÉDECIN, à Mondor, dans le fond du théâtre,  
sans voir la comtesse.**

Allons, approchons-nous, tâchons de le distraire :  
Madame votre fille aisément sait lui plaire,  
505 En se prêtant sans cesse à son illusion ;  
Mais trop flatter sa passion

*Ils avancent, et il aperçoit la Comtesse.*

Peut être dangereux... Il n'est plus avec elle...

**MONDOR, prenant la main de sa fille.**  
Ma fille... En quel état... Ciel !...

**LA COMTESSE, sans lever les yeux.**  
Quelle voix m'appelle ?

*Voyant son père, en se levant.*

Oh ! Mon père... pardon... j'étais, je dessinais...

*Elle voit que son père va regarder le portrait qu'elle vient de faire ; elle le prend principalement pour le cacher.*

510 Non. J'allais dessiner.

**MONDOR.**

Mon enfant, je voudrais  
Deviner le sujet... Vous cachez votre ouvrage  
À moi...

**LA COMTESSE.**  
C'est une ébauche...

**MONDOR.**

Ah ! Toujours votre usage  
Fut de me consulter. Vos talents sont à moi.

**LA COMTESSE.**  
Mon père !... Eh bien, je vais être de bonne foi.

**MONDOR.**  
515 Oui ; mais votre douleur... d'où vient-elle, ma chère ?

**LA COMTESSE.**  
Nous parlions du dessin... Écoutez-moi, mon père.  
Pour Dorval, vous savez tout ce que peut mon cœur.

J'ai cru que je ferais peut-être son bonheur,  
En recherchant les traits de celle qu'il regrette.

**LE MÉDECIN.**

520 Le ciel vous inspira... Cette idée est parfaite.

**MONDOR.**

Eh bien !...

**LA COMTESSE.**

Eh bien, mon père, en voyant par ses yeux,  
J'ai tracé ce portrait...

*Elle lui montre son dessin.*

**MONDOR, prenant vivement le dessin, que le  
médecin regarde aussi.**

*En examinant, tour à tour, le visage de sa fille et le portrait.*

Que je suis curieux !  
Ne me trompai-je pas ? En croirai-je ma vue ?  
Ce sont-là tous vos traits.

**LA COMTESSE, regardant le dessin.**

Que mon âme est émue !

**MONDOR, au médecin.**

525 Jugez...

**LE MÉDECIN.**

Mais en effet, c'est un portrait parlant.  
Il ne peut, d'après vous, être plus ressemblant.

**LA COMTESSE, regardant le portrait.**

Quel prodige, mon père ! Et pourrai-je le croire ?

**MONDOR.**

Plus j'y songe à présent, je crois que ma mémoire  
Me dit que j'entendis Dorval, plus d'une fois,

*Dans ce moment, le médecin a l'air de ne plus écouter la conversation, et paraît pensif.*

530 Parler de cette ressemblance.

**LA COMTESSE, à part.**

Ô ciel ! S'il était vrai !... Quelle vaine espérance !

**LE MÉDECIN, avec enthousiasme.**

Oui, suivons ce projet... Une secrète voix  
Me dit qu'il guérira cette âme si sensible.

**LA COMTESSE.**

Hélas ! Qu'entends-je ? Est-il possible ?

**LE MÉDECIN, se place avec vivacité entre la comtesse et Mondor, et les rapproche de lui.**

535 Quelle douce espérance !... Écoutez, écoutez.  
Ce portrait... Ce rapport... Déjà vous concevez...  
Que vous manque-t-il donc pour être Adélaïde  
À ses yeux ?... Ah ! peut-être... Un rien !

**LA COMTESSE.**

Soyez mon guide.

**LE MÉDECIN, à voix basse.**

Paraissez sous le voile et l'habit d'une sœur :  
540 Par ce prestige heureux, venez frapper son cœur.  
Ce couvent... et vos traits... l'heure, tout favorise  
Un dessein que le ciel semble nous inspirer.  
Ne perdons point de temps...

*Il veut l'entraîner dans le couvent.*

**LA COMTESSE.**

Laissez-moi respirer

**LE MÉDECIN, à Mondor.**

Suspendre, balancer !... Monsieur...

**MONDOR.**

Que j'autorise...

**LE MÉDECIN.**

545 Oui monsieur, il le faut ; oui, c'est même un devoir.

**MONDOR.**

Quoi !.. Ce qu'elle se doit... Son sexe... Il faut prévoir...

**LE MÉDECIN.**

Tout est prévu, Monsieur ; lorsque l'on sauve un homme,  
L'humanité vous presse : en son nom, je vous somme  
De secourir cet être malheureux.  
550 À ce moyen puissant, que le moment m'inspire,  
Osez vous refuser... Osez donc me le dire,  
Et vous en répondrez.

**LA COMTESSE.**

Ah ! Dieux !

**LE MÉDECIN, à Mondor.**

Que craignez-vous ? La calomnie ?

*Montrant la comtesse.*

555 Un cœur tel que le sien peut en braver les traits...  
Madame votre fille y répond par sa vie :  
On peut bien l'offenser ; mais la ternir, jamais.

**MONDOR.**

Je me sens entraîné...

**LE MÉDECIN.**

560 Si de ces traits touchants la divine puissance  
Pouvaient rendre à Dorval l'objet qu'il a perdu,  
Ne devrait-elle pas lui consacrer sa vie ?  
Pourriez-vous empêcher qu'un saint nœud ne les lie ?  
Ah ! vous mêlez vos pleurs...

*Mondor embrasse sa fille, qui s'est jetée dans ses bras.*

**MONDOR, entraînant sa fille vers la porte du  
couvent.**

Venez, je suis rendu.

**LA COMTESSE, entrant dans le couvent, avec son  
père.**

Au destin qui m'attend... c'en est fait, je me livre.

*Dumont paroît.*

**LE MÉDECIN, à Mondor et à sa fille.**

Ah ! J'aperçois Dumont... Je vais bientôt vous suivre.

**SCÈNE XV.**  
**Le Médecin, Dumont.**

**LE MÉDECIN.**

565 Dumont, un seul instant... pouvez-vous m'écouter ?  
Votre maître...

**DUMONT.**

En ce lieu, je puis bien m'arrêter ;  
Car je le vois d'ici, poursuivant son image  
Dans le bosquet voisin... et je l'observerai...

**LE MÉDECIN.**

570 Depuis longtemps, c'est assez son usage,  
De venir dans ces lieux, le soir.

**DUMONT.**

Je vous dirai  
Qu'à juger par le calme où semble être son âme,  
Sûrement son attrait va le conduire ici.

**LE MÉDECIN, vivement.**

575 Ah ! Partagez l'espoir qui m'enflamme !  
Peut-être nous allons le guérir. Mon ami,  
Vous saurez nos projets.

**DUMONT.**

Se peut-il ?

**LE MÉDECIN.**

Le temps presse.  
Quand Dorval reviendra, jetez les yeux sans cesse  
Sur la porte de ce couvent ;  
La comtesse doit y paraître  
Sous un heureux déguisement.  
580 Lors, par un cri, soudain obligez votre maître  
De fixer ses regards...

**DUMONT.**

Oui, oui, je vous entends.

**LE MÉDECIN.**

Il faut qu'Adélaïde à ses yeux se retrace.  
S'il voulait s'éloigner, retenez-le, de grâce ;

*Il fait quelques pas, et revient.*

585 Essayez-le du moins... Songez, dans ces instants,  
Que plus vous feindrez...

**DUMONT.**

Quoi...

**LE MÉDECIN.**

D'être frappé vous-même,  
Plus son illusion lui peindra ce qu'il aime.

*On entend la voix de Dorval, dans le bois, qui parle à son image. Le médecin, qui allait entrer dans le couvent, s'arrête pour l'écouter.*

**DORVAL, sans être vu.**

Que peux-tu redouter de ma brûlante ardeur ?  
Tes regards n'ont-ils pas purifié mon cœur ?...  
Fuir, parce que ce voile, un instant, se soulève...  
590 Ta pudeur le remplace, et rien ne te l'enlève.

**DUMONT.**

Il approche. Écoutez.

**LE MÉDECIN.**

Je cours tout préparer.

**DUMONT.**

Quel moment ! Je le crains, et vais le désirer.

## **SCÈNE XVI.**

**Dumont, Dorval.**

*Dumont est dans le fond du théâtre. Il dit ces premiers vers dans la coulisse. Un extérieur plus calme ; il adresse la parole à l'image d'Adélaïde.*

**DORVAL.**

Viens voir finir le jour... Par sa tendre lumière,  
La lune va le remplacer :  
595 Aimes-tu sa clarté ? Mon âme la préfère  
À l'éclat du soleil...

**DUMONT.**

Si j'osais avancer...  
Je crains qu'il ne s'éloigne...

**DORVAL.**

Ah ! reste, reste encore !  
Adélaïde... Ici, voyons lever l'aurore.  
Habitants de ces bois, témoins de mon bonheur,  
600 Ô vous, qu'un doux sommeil empêche de m'entendre !  
Auriez-vous cru que rien augmentât mon ardeur ?...

Ah ! demain... Cependant vous me verrez plus tendre...

*Après un moment de silence.*

Arrête... Vois notre ombre... Il faudrait la fixer...  
Nos bras... vois-les s'ouvrir... pour mieux s'entrelacer...

*Il reste en contemplation.*

*Lisette entrouvre la porte du couvent. Dumont la voit, court à elle.*

## **SCÈNE XVII.**

### **Lisette, Dumont, Dorval.**

**DUMONT.**

605 Eh bien ! Dans quel moment...

**LISETTE.**

Dumont, que fait ton maître ?

**DUMONT, montrant son maître.**

Tu le vois absorbé dans ses réflexions.  
Un peu de calme suit tant d'agitations.

**LISETTE.**

Écoute : ma maîtresse à ses yeux doit paraître,  
Dès que de ce couvent la porte s'ouvrira,  
610 Et ce signal t'avertira :  
Je viens t'en prévenir. Adieu, le temps s'avance.

**DUMONT.**

Puisse le ciel remplir notre espérance !

## SCÈNE XVIII.

**Dorval, Dumont.**

**DORVAL, à son image.**

Ah ! Je suis aujourd'hui moins content de tes yeux ;  
Ils paraissent distraits, semblent ne pas m'entendre.  
615 Ah ! Dis encore : je t'aime... Hier, tu disais mieux ;  
Imite-moi, tâche d'être aussi tendre.  
Tu souris... Que dis-tu ?... Non, c'est de bonne foi.  
Je te trouve bien loin d'aimer autant que moi.  
Tu t'éloignes toujours... Qui t'alarme ? À cette heure,  
620 Tout dort dans cette heureuse et tranquille demeure.

**DUMONT, à part.**

Que les moments sont longs !...

**DORVAL.**

Crains-tu quelque regard ?  
Quelqu'un pourrait-il, par hasard...

*Il regarde autour de lui, et aperçoit Dumont.*

Éloignez-vous, Monsieur, je vous supplie.  
Vous ne connaissez pas toute sa modestie.  
625 Venez-vous enlever ces instants à mon cœur ?  
Ah ! Croyez-moi, fuyez... respectez mon bonheur...

*Dumont s'éloigne ; il le retient.*

N'allez pas soupçonner sa vertu, sa décence...  
Ces moments sont bien doux, mais remplis d'innocence.

*Dumont a l'air de s'éloigner ; mais, dès que Dorval ne le voit plus, il se rapproche du couvent.*

Non, ne le retiens pas ; seul je veux t'adorer.  
630 Et ta voix et tes traits... jusques à ta pensée...  
Tout, tout est à moi ; seul, je veux m'en pénétrer.  
Des regards curieux mon âme est offensée.  
T'idolâtrer est le sort de mon cœur,  
Sa gloire, son instinct, sa vie et son bonheur.  
635 Vois l'entier abandon de toutes mes pensées :  
En foule, dans mon cœur, par ma flamme pressées,  
Elles volent vers toi, toi seul est leur objet :  
Pour vivre de tes jours, le destin m'avait fait...  
Grands dieux ! Je vois couler tes larmes...  
640 Ange du ciel, qui réunis les charmes  
D'une mortelle à ceux de la divinité,  
Tu fais honneur à la nature :  
Même en aimant, tu restas pure ;  
Des dons que tu reçus, le moindre est la beauté.  
645 Oui, mon respect égale ma tendresse.  
Même emporté par la plus douce ivresse,  
Dans l'instant que je cherche à voler dans tes bras,  
La vénération vient arrêter mes pas.

Par toi, l'amour donna de la vie à mon âme.  
650 Objet rare et divin, délices de mes jours !...  
Quel regard !... On ne peut le contempler toujours ;  
Il pénètre, il consume : à sa céleste flamme,  
Le feu du ciel peut seul se comparer.  
Mon cœur se meurt à te trop admirer ;  
655 Il exhale vers toi trop de son existence.

**DUMONT, à part.**

Son délire s'accroît. Dieux ! Quelle est sa souffrance !

**DORVAL, après un moment de silence.**

Je ne sais : en mon cœur, un noir pressentiment,  
Que je repousse en vain, m'alarme en ce moment.  
Je suis si malheureux... Mais ton âme est émue...  
660 Pourquoi sur ce couvent toujours fixer la vue ?  
Je me plais à le voir ; je me plais à penser  
Que dans ce lieu si cher, nous vîmes commencer  
Ces premiers sentiments, délices de nos âmes,  
Que le temps ne changea qu'en de brûlantes flammes.  
665 Mais toi, je sais pourquoi tu le chéris...  
Eh bien ! J'en suis jaloux. Paix... oui... tu m'as promis  
De me donner ta main... Tes moments, mon amie,  
N'appartiennent qu'à moi... Quitte, je t'en supplie,  
Cet état, cet habit... Si, si... C'est décidé.  
670 Quoi ! Tu peux balancer ! Ah !... Tout m'est accordé.  
Toi, qui reçus du ciel une âme vive et tendre ;  
Toi, qui seule pouvais m'attacher, me comprendre,  
Donne, donne ta main... Pose-là sur mon cœur ;  
Il brûle, il se consume... Ah ! Sens-tu son ardeur ?  
675 Tout l'anime, l'irrite... et rien ne peut l'éteindre.  
Qui, tu dois la sentir... et ce feu doit l'atteindre.  
Ô délire soudain !... Je ne me connais plus...  
Et ma raison s'égare en désirs superflus.  
Quels sentiments confus dans mon âme oppressée !  
680 Un jour nouveau m'éclaire... Ô sublime pensée !

*Il regarde le couvent avec enthousiasme.*

Ah !... Si de notre amour ce fut-là le berceau,  
Jurons que de tous deux il sera le tombeau.  
Viens, gravons sur l'airain, sous cette voûte sainte :  
Ou a mêlé leur cendre en cette même enceinte.

*Il s'approche du couvent, ayant l'air d'y entraîner son image. La porte s'ouvre ; la comtesse paraît sous l'habit d'Adélaïde. En voyant la comtesse, en voyant son image.*

685 Adélaïde !... Ah ciel !... Voyez-vous... Ah ! Grands dieux !  
Est-ce toi... Est-ce toi ?

**LA COMTESSE.**

Cher Dorval !

**DORVAL.**

J'en vois deux...

*Il tombe dans les bras de Dumont, la Comtesse dans les bras de son père et de Lisette, qui sortait du couvent avec le médecin, à ces derniers vers.*

**DUMONT.**

Il expire. Accourez.

**LE MÉDECIN.**

Il n'est plus d'espérance.  
Sa douleur nous l'enlève, et finit sa souffrance.

**FIN**



**PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE**

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].